LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

et la guerre européenne

SOMMAIRE :

LA REPUBLIQUE ARGENTINE
et la guerre européenne
par Manuel CARLÈS,
professeur à l'Université de Buenos-Aires

L'OPINION ARGENTINE
sur la guerre européenne
par R. WILMART,
de l'Académie de Droit et Sciences Sociales

La République Argentine et la guerre européenne

I

On n'a jamais cru ici à la possibilité d'une guerre européenne. Dans les dix dernières années, l'opinion nationale ne s'alarma point des armements du Vieux-Monde. Elle supposait que les armées nombreuses et coûteuses répondaient au régime industriel des nations professionnelles de la guerre et aux influences qui y sont prépondérantes, ou qu'elles constituaient une sorte de prime d'assurance de paix. Nous n'étions donc pas préparés à la terrible nouvelle, ni à mesurer tout d'abord ses conséquences fatales. Nous ne pouvions oublier que les nations de l'Europe occidentale étaient intervenues efficacement à diverses reprises pour rétablir la concorde entre les états américains en proie à des luttes intestines, et trop souvent hostiles les uns aux autres par suite de leurs méfiances réciproques. D'ailleurs, pour l'industrie nationale dans toutes ses branches, s'ouvrait une ère de prospérité due surtout à l'importation de capitaux et à l'immigration d'Européens utiles ; le commerce en recevait une vive impulsion, et l'on conçoit qu'un peuple actif et florissant ne prêtât pas grande attention, en pareil cas, aux intrigues diplomatiques et aux calculs intéressés d'une politique étrangère belliqueuse.

En ce qui concerne particulièrement la France, beaucoup moins encore pouvions-nous croire qu'elle se laissât entraîner à une guerre,

étant donnée cette politique internationale nettement humanitaire dont elle avait donné une nouvelle preuve lors du conflit de 1913, ourdi par l'Allemagne contre la Russie pour tâcher de connaître les intentions de l'Angleterre. Il est vrai que, de temps à autre, le télégraphe nous informait des grosses sommes affectées par l'Allemagne à l'accroissement de sa flotte de guerre ; mais, comme les Anglais y répondaient par des constructions doubles, l'opinion argentine, un moment inquiète, recouvrait vite sa sérénité, et l'incident ne laissait pas trace dans son esprit.

Cependant l'Allemagne continuait à augmenter ses échanges commerciaux avec nous, tandis que restaient immobiles ou même diminuaient ceux d'autres pays liés au nôtre par une longue tradition. La statistique suivante en dira plus que tous les raisonnements et fera comprendre la grandeur des intérêts que l'Allemagne expose dans la guerre actuelle.

Commerce de la République Argentine avec les principaux pays belligérants

Années	Valeur en francs des Importations	Valeur en francs des Exportations	Proportion sur la valeur totale o/o Importations	Proportion sur la valeur totale o/o Exportations
		ALLEMAGNE		
1905.......	145.415.135	185.291.105	14,2	11,5
1906.......	192.081.295	197.085.980	14,2	13,5
1907.......	229.055.850	182.115.280	16,0	12,3
1908.......	189.235.380	173.759.970	13,9	9,5
1909.......	222.778.850	206.766.660	14,7	10,4
1910.......	305.644.440	225.274.085	17,4	12,2
1911.......	329.311.055	215.365.060	18,0	13,3
1912.......	319.707.515	269.975.875	16,6	11,3
1913.......	356.558.140	289.579.215	16,9	12,0
1914.......	199.980.665	153.567.110	14,8	8,8
		AUTRICHE-HONGRIE		
1905.......	6.850.085	640.895	0,6	—
1906.......	8.618.805	231.640	0,6	—
1907.......	11.973.300	3.759.870	0,8	0,3

Années	Valeur en francs des Importations	Exportations	Proportion sur la valeur totale o/o Importations	Exportations
1908.......	16.467.500	5.355.670	1,2	0,3
1909.......	14.834.010	6.272.995	1,0	0,3
1910.......	17.330.575	9.338.515	1,0	0,5
1911.......	21.520.570	11.990.380	1,2	0,7
1912.......	17.384.025	14.483.990	0,8	0,6
1913.......	29.667.220	16.229.345	1,4	0,7
1914.......	12.737.765	6.884.235	0,9	0,4
		BELGIQUE		
1905.......	43.635.380	103.904.250	4,3	6,4
1906.......	61.140.200	128.106.975	4,5	8,7
1907.......	79.484.250	147.960.665	5,6	10,0
1908.......	63.766.865	178.840.940	4,7	9,8
1909.......	67.850.320	206.533.995	4,5	10,4
1910.......	97.994.910	152.403.715	5,6	8,2
1911.......	97.426.055	178.128.025	5,3	11,0
1912.......	101.852.650	186.291.125	5,3	7,8
1913.......	109.769.550	163.659.345	5,2	6,8
1914.......	60.687.620	87.529.435	4,4	5,0
		FRANCE		
1905.......	106.241.010	187.971.405	10,4	11,6
1906.......	133.724.375	178.816.770	10,0	12,2
1907.......	127.340.130	188.810.230	8,9	12,8
1908.......	132.384.585	144.568.650	9,7	7,9
1909.......	154.005.660	194.980.020	10,2	9,8
1910.......	168.253.200	188.808.560	9,6	10,1
1911.......	190.132.775	198.462.170	10,4	12,2
1912.......	188.092.890	180.260.045	9,8	7,5
1913.......	190.379.055	188.592.685	9,0	7,8
1914.......	111.967.770	99.858.145	8,2	5,7
		ITALIE		
1905.......	101.423.365	32.344.705	9,9	2,0
1906.......	120.618.180	34.530.620	8,9	2,3
1907.......	120.016.205	26.097.330	8,4	1,8
1908.......	124.566.240	39.539.290	9,1	2,1
1909.......	134.340.530	63.178.550	8,9	3,2

Années	Valeur en francs des Importations	Exportations	Proportion sur la valeur totale o/o Importations	Exportations
1910.......	158.880.575	52.374.310	9,0	2,8
1911.......	146.729.895	67.933.315	8,0	4,2
1912.......	162.435.760	105.739.810	8,5	4,4
1913.......	173.948.705	100.194.465	8,3	4,1
1914.......	124.360.525	42.743.450	9,2	2,4

ANGLETERRE

1905.......	341.955.215	224.133.350	33,3	13,9
1906.......	474.149.690	216.120.190	35,1	14,8
1907.......	489.678.715	268.580.760	34,4	18,1
1908.......	466.856.980	391.623.615	34,2	21,4
1909.......	495.991.345	403.725.330	32,8	20,3
1910.......	546.886.970	403.967.425	31,1	21,7
1911.......	543.187.150	459.206.155	29,6	28,3
1912.......	593.346.130	606.866.790	30,8	25,3
1913.......	654.432.935	601.839.055	31,1	24,9
1914.......	462.373.405	510.747.120	34,0	29,3

La place anglaise a presque monopolisé la négociation des capitaux destinés aux entreprises de longue haleine, chemins de fer, frigorifiques, compagnies d'électricité, de navigation, d'assurances, ports, tramways, banques, etc., et ses banquiers sont devenus les agents financiers du gouvernement national, pour lui procurer les emprunts destinés à des travaux publics de grand rapport. Dans la statistique ci-dessus, on voit que la France perd le terrain que gagne sa rivale l'Allemagne.

Pour expliquer ce phénomène, nous aurons recours aux Français eux-mêmes. La diminution de l'importation d'articles français commence après 1905, et les « Mémoires de la Commission des valeurs des Douanes françaises » la constatent pour quatorze articles spéciaux du commerce franco-argentin. Déjà, en 1904, dans un Congrès des industries textiles, M. Méline disait : « Il est triste de recon-

naître que notre exportation de tissus de coton tend à diminuer, alors que celles de l'Angleterre et de l'Allemagne augmentent. »

En cette même année 1904, M. H. Picard déclarait : « L'industrie textile a souffert aussi de dures épreuves. L'abandon presque absolu des affaires a amené l'incertitude dans la marche des fabriques. »

Messieurs les députés Morel et Augagneur, en déplorant la décadence de la soierie, demandaient des droits protecteurs contre les soieries étrangères.

En 1896, la France exportait 38.397.000 francs de vêtements et lingerie ; en 1911, elle n'en exportait plus que 20.650.000. Parmi les sept principaux clients de la France, l'Argentine apparaît en 1911 pour une valeur dépassant 200.000.000 de francs, sans que cela signifie un succès du commerce français. Malgré la loi du cadenas que les agrariens français réussirent à faire voter contre nos importations, les produits argentins purent, cette même année, escalader le sixième poste parmi les quinze importants fournisseurs de la France :

Angleterre	993,5	(en millions	de francs).
Allemagne	979,7	»	»
Etats-Unis	826,8	»	»
Belgique	542,0	»	»
Russie	443,1	»	»
République Argentine	353,8	»	»

M. Yves Guyot dans « Le commerce et les commerçants » dit au livre X, chapitre 1[er] : « Les Français répètent sur tous les tons : « Nous ne vendons pas assez à l'étranger », et ils attribuent ce manque de vente aux causes suivantes : 1° service consulaire défectueux ; 2° nous ne voulons pas aller à l'étranger ; 3° nous ne connaissons pas les langues étrangères ; 4° manque de banques ; 5° notre

industrie n'est pas démocratique ; 6° insuffisance de chemins de fer et de marine marchande. »

Et pourtant, en dépit de circonstances économiques aussi difficiles, notre peuple n'a jamais éprouvé pour un autre autant de sympathie que pour la France. Soit facilité de la langue, similitude de caractère, de tendances et de coutumes, ou toute autre raison, il est certain que depuis longtemps l'esprit artistique et littéraire et le culte des choses délicates s'inspirent chez nous du génie français. Il serait trop facile ici de faire l'apologie de la France et de démontrer son influence civilisatrice dans le monde et spécialement dans la République Argentine. Nos aïeux ignoraient qu'il existât en Europe d'autres peuples que l'Angleterre, la France et l'Espagne ; l'Espagne, la mère ; l'Angleterre, l'amie ; la France, l'inspiratrice. Quand notre ciel se fut rasséréné, nos institutions une fois établies, la lumière intellectuelle nous vint de France, et c'est à cette source aimable que nous allâmes puiser pour perfectionner nos connaissances professionnelles, notre grâce littéraire et ajouter encore au charme de notre société mondaine.

« L'influence des nations latines » sur le développement de la civilisation argentine, n'est pas une phrase sonore, mais l'expression même de la vérité. Aux origines de la patrie figurent des héros français, anglais, italiens, espagnols aussi, cela va sans dire. Le Français Liniers fut le personnage central de la victoire argentine sur les Anglais envahisseurs de 1806 et 1807. Brandzen et Brown sont des noms si connus dans le panthéon argentin que le maître d'école a quelque peine à faire comprendre à son jeune auditoire que le chevaleresque colonel Brandzen est né en France, et que l'intrépide amiral Brown était un Irlandais de pure race. Quand l'organisation du pays nécessita l'effort suprême des grands cœurs, une phalange de latins aux noms devenus illustres entrèrent dans l'armée de la liberté. Les Garibaldi, Bouchard et Susini luttèrent contre la tyrannie, pour la conquête du désert et pour la rédemption du Paraguay.

L'effort latin n'a pas moins fortement marqué son empreinte dans l'industrie, les arts, les travaux publics. L'ordre et le respect des institutions n'étaient pas encore assurés sur le territoire, que les premiers immigrants latins commençaient à peupler le désert et à semer les céréales. Ces pionniers de la civilisation maniaient successivement la charrue et le fusil, car il était fréquent, à cette aube de l'agriculture nationale, que les populations avancées fussent surprises par ces irruptions d'Indiens sauvages que l'on appelait du nom significatif de « *malones* ». Ils mettaient le village à feu et à sang, emportant dans leur retraite captifs, troupeaux et objets de toutes sortes, après avoir détruit ce qu'ils ne pouvaient transporter jusqu'à leurs lointaines « *tolderías* ».

Ces périls supportés en commun, avec des Français, des Suisses, des Italiens, des Basques, créèrent une solidarité d'efforts et une réciprocité de sentiments, manifestée dans l'expression populaire « *gringo lindo* » qui effaça l'antipathie traditionnelle entre l'étranger et l'indigène, les destins des peuples européens méridionaux se confondant ainsi avec l'avenir de notre république naissante. Puis vint l'époque de culture politique, intellectuelle et morale. Les professeurs dans les universités, les maîtres dans les collèges et les écoles, les législateurs au parlement, les journalistes trouvèrent dans le livre français un inspirateur et un guide.

C'est ainsi que nous nous sentîmes inclinés vers la cause du droit, dans la guerre provoquée par la force, convaincus que « dans la lutte entre la raison et la force, la force finit par être du côté de la raison ».

L'Allemagne, cependant, avait réussi à attirer quelques médecins argentins qui visitèrent ses universités et ses hôpitaux. Mais ce fut dans notre monde militaire que l'esprit de discipline allemand triompha. Cela se comprend de reste. Le succès est un grand entremetteur, surtout auprès d'un pays neuf. Néanmoins ces officiers et ces médecins retour d'Allemagne ne se montrèrent pas supérieurs à ceux qui

étaient demeurés ici et s'y étaient formés aux enseignements universels. Aucun, d'ailleurs, ne rapporta de son séjour là-bas le soupçon que l'Allemagne préparât la guerre. Pourtant, dès qu'elle éclata, ils furent les principaux à prophétiser le triomphe teuton.

L'influence de ces voyageurs, déclarons-le tout de suite, resta nulle. Dans nos écoles littéraires, dans nos cénacles artistiques, dans les académies scientifiques des trois universités, dans les salons de l'aristocratie, la France était révérée à l'égal de l'Athènes de Périclès. Une chaude inspiration de beauté sereine, une ample conception de la solidarité sociale, de nouveaux rythmes d'harmonies égalitaires, nous arrivaient de cette France, amie du talent, des philosophes, des artistes, de la science transcendantale et du rêve idéal. Il n'est donc pas surprenant que la femme argentine des hautes classes, dont la beauté proverbiale est rehaussée par une irréprochable élégance, éprouvât pour Paris la reconnaissance de ce que Paris seul peut offrir au bon goût, à l'élégance de la femme délicate et distinguée, dans le monde entier.

L'Argentine épousa la cause alliée par amour de la France. En somme, l'esprit public était prédisposé en faveur de la France, quels que fussent ses ennemis. Nos tendances eussent été d'ailleurs pour l'Angleterre, en cas de conflit de celle-ci avec l'Allemagne ; avec l'Allemagne, en cas de conflit germano-russe ; avec l'Italie, dans une guerre contre l'Autriche. Les sentiments nationaux furent donc acquis à l'Entente, dès le début.

II

Quand les ultimatums allemands furent lancés, une vive angoisse étreignit les cœurs argentins. On croyait que l'armée allemande était invincible, et que la France n'était pas prête. La mobilisation rapide, les enrôlements en masse, l'enthousiasme héroïque du peuple français

qui s'élançait gaiement au combat, résolu au sacrifice et à la mort, conquirent les sympathies unanimes. Après la bataille de Charleroi, pendant la retraite avec mouvements offensifs de l'armée française vers le sud, tandis que le gouvernement se transportait à Bordeaux et que Galliéni organisait tout pour une lutte à outrance sous les murs de Paris, l'âme créole, vibrante d'anxiété, taciturne, attendait le dénouement fatal. Les premières nouvelles de l'arrêt sur la Marne, l'ordre lapidaire de Joffre, l'enlevèrent de leur souffle puissant, et ce fut une explosion de joie quand l'armée allemande attaquée irrésistiblement sur tout le front entre Paris et Verdun, fut refoulée jusqu'à l'Aisne.

Tous alors, nous levâmes les bras au ciel en actions de grâces !

Depuis lors, on se préoccupa peu ici de la suite de la campagne ; tout le monde s'y sentait heureux de la défaite de l'agresseur, et l'anxiété du mois terrible y faisait place à la certitude de la victoire française finale. La même impressionnabilité qui nous avait fait redouter la défaite nous convainquit du triomphe.

Comme un vestige du passé, la division entre idéalistes et gens pratiques est plus saillante encore chez nous que nulle part ailleurs. Le bien-être général, la facilité de la vie, le contentement de tous augmentent considérablement le nombre des idéalistes, par rapport au petit nombre des gens pratiques. Ce qui veut dire que les idéalistes furent chez nous, plus qu'en n'importe quel autre pays, pleins d'enthousiasme pour la noble cause que défend la France. Et cela, parce que notre peuple est différent des autres par son origine, son évolution et sa nature. La société argentine a toujours été démocratique ; les abîmes de préjugés qui séparèrent ailleurs l'aristocratie du peuple ne se creusèrent pas chez nous, grâce à la simplicité des rapports qu'établirent entre maîtres et serviteurs les dangers supportés en commun au cours des luttes contre la nature hostile, contre le désert et contre l'indien sauvage. Le patron fut le protecteur courageux du *péon ;* le *péon* fut le défenseur efficace du patron. Ainsi se constitua

une démocratie solidaire, d'où sortit, lors de l'organisation du gouvernement libre, la forme républicaine.

Notre âme repoussa toute oppression autoritaire, tout orgueil impérialiste, toute morgue militaire. Elle jugea insupportable l'insolence des Germains, et plus intolérable encore leur politique dominatrice pour imposer aux autres peuples leur suprématie. Elle s'enflamma pour la devise française : « Pour la justice et la civilisation », combattant le pennon impérial qui symbolise l'arrogance d'un empereur et les privilèges de caste, et que défend une armée qui se bat pour cet empereur et pour ce système. En un mot, la cause germanique apparut ici comme la cause personnelle de l'empereur et de son régime, tandis que la cause française fut la cause du peuple, et comme c'est ici le peuple qui commande, son opinion fut favorable à la cause française. Aussi, dans toutes les villes, dans tous les villages, il manifesta bruyamment en sa faveur. Dans les rues et dans les comités, dans les attroupements devant les journaux populaires, dans les réunions et proclamations des étudiants, pendant les entr'actes des spectacles, on acclama les efforts français, on arbora la cocarde tricolore, on applaudit frénétiquement les orateurs qui se faisaient les interprètes des sentiments nationaux.

Les agents de la cause allemande, en revanche, firent une propagande tendancieuse sans égale. A certains moments, le livre de la chancellerie germanique se trouvait sur toutes les tables, alors que peu de gens avaient connaissance des livres diplomatiques anglais ou français ; et, bien que les principaux journaux en eussent publié les chapitres les plus intéressants, ils ne furent lus que par les spécialistes en questions internationales. Mais les faits parlèrent plus haut que tous les livres. Les exigences humiliantes de l'Autriche envers la Serbie, l'attitude décidée de la Russie, les ultimatums de l'Allemagne auxquels la France répondit par la première victoire de sa mobilisation, cependant que l'Angleterre se déclarait le champion de la foi des traités et qu'à sa loyauté répondaient les excès de l'armée

allemande en Belgique, tout cela était autrement impressionnant que le dialogue des chancelleries. La justice et la civilisation d'une part, la force et la conquête de l'autre, telles furent les bases du jugement national.

Depuis les temps primitifs de la Révolution émancipatrice, notre politique internationale s'est inspirée de la morale qu'on peut appeler donquichottesque.

L'Argentine a refusé de prendre part au Congrès de Panama en 1826, malgré les menaces de la Sainte Alliance, parce qu'elle avait appris que Bolivar essayait de brouiller les deux continents entre eux ; elle s'est montrée hostile à la politique américaine qui voulait fermer l'Amérique à l'Europe ; elle a accepté la guerre de concert avec le Brésil pour délivrer l'Uruguay, renouvelant ainsi ce qu'elle avait déjà fait en faveur du Chili, du Pérou, de la Bolivie et du Paraguay ; elle a proclamé l'arbitrage dans les différends de frontières, bien qu'elle eût la raison de son côté, et qu'elle possédât la force suffisante pour imposer sa volonté ; elle a pris l'initiative du pacte dit de l'A B C pour proroger d'un an le commencement d'une guerre déjà déclarée, quoiqu'elle disposât de l'armée sud-américaine la meilleure et la plus disciplinée, et qu'elle eût résolu le problème de la mobilisation de ses milices nationales. A un peuple ayant une telle tradition d'humanitarisme international, quel effet devait produire la théorie germanique selon laquelle les traités sont de simples chiffons de papier, dont l'observation dépend de l'intérêt et n'a d'autre sanction que la force !

A l'occasion de l'intervention anglo-allemande au Vénézuéla, en 1902, l'Argentine déclara au gouvernement des Etats-Unis, par l'organe de son ministre des Affaires étrangères, l'éminent Dr Drago, complétant ainsi la célèbre doctrine de Monroë, qu'elle « désirerait voir reconnu ce principe : que la dette publique d'un Etat ne peut donner lieu à une intervention armée, et moins encore à l'occupation matérielle du sol des nations américaines par une puissance euro-

péenne ». Un pays qui soutenait un tel principe, de quel œil devait-il voir la violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg !

Les vieilles vertus castillanes infusées dans notre sang pendant la période coloniale, subsistent encore au foyer sans tache de notre famille patriarcale. Le paysan à la campagne, l'habitant des faubourgs de nos grandes villes, vident loyalement leurs querelles, confiants dans leur adresse et leur courage. Leur animosité s'apaise quand ils ont marqué leur adversaire d'une estafilade au visage, pour perpétuer le souvenir d'un duel face à face. Si celui-ci a eu lieu en un parage désert, le vainqueur panse fraternellement lui-même son rival. Qu'on juge du dégoût que provoquèrent chez un peuple aussi chevaleresque les atrocités commises en Belgique, le bombardement de villes ouvertes, la destruction de cathédrales, l'usage de gaz asphyxiants !

Dans la confusion des races qui habitent aujourd'hui la Pampa argentine, jadis la plus déserte des possessions d'outre-mer, prédomine encore la vieille souche espagnole, batailleuse, vaillante et romantique.

A mesure que de l'intérieur on se dirige vers le centre, des versants andins au littoral océanique, un mélange ethnique plus intense apparaît dans les yeux bleus et les cheveux blonds des nouvelles générations. Néanmoins, l'influence du milieu est si forte ici que le caractère des races septentrionales d'Europe se modifie profondément du père étranger au fils argentin. On rencontre couramment des partisans fervents de la cause latine parmi les enfants mêmes d'Allemands, alors qu'il est très rare de trouver un descendant de Français hostile à la cause de son pays d'origine.

Le cas le plus curieux d'influence du milieu, nous le trouvons dans la population turque. Au lendemain de l'entrée en guerre de la Turquie, son consul à Buenos-Aires réunit ses principaux nationaux pour les consulter sur la conduite à suivre en telle occurrence. La décision ne fut sans doute pas du goût du gouvernement allemand, car, sur

son ordre, son consul dans l'Argentine invita un beau jour son collègue de Turquie à lui faire remise du consulat. Ce fonctionnaire s'y refusa, et résista même à l'ordre de la Sublime Porte, qui lui était communiqué par l'organe d'autorités germaniques à ses yeux incompétentes, ce qui occasionna un recours devant les tribunaux argentins. Depuis lors, l'ex-consul, qui est un littérateur de talent, poursuit dans la presse une campagne contre les autorités actuelles de son pays, coupables, à son sens, par leur alliance avec les empires de l'Europe centrale, du crime de lèse-patrie. Et tout le monde ici, argentins et étrangers, amis ou ennemis de la cause que défend l' « Union sacrée », approuvent ou tout au moins respectent cette noble attitude.

La presse chez nous n'est pas tendancieuse et, du reste, ne saurait l'être. Les problèmes fondamentaux d'organisation politique ont trouvé dans notre constitution nationale la plus heureuse des solutions. Le bien-être social sert de guide dans toutes les questions d'intérêt collectif qui passionnent à un si haut degré les autres nations. Si la presse est, en général, un mélange de tribune et d'industrie, plus encore d'industrie que de tribune, chez nous elle cherche surtout la sympathie de tout le public, des lecteurs nombreux, et de la réclame attirée par la grande circulation du journal. Ses organes diffèrent quelquefois d'opinion sur les actes du pouvoir et l'attitude des partis, mais leurs jugements coïncident presque toujours sur les événements étrangers, parce qu'ils sont observés à travers l'impression produite par eux sur la masse sociale. On conçoit donc que la majorité de la presse argentine se soit inclinée en faveur des alliés, dès le commencement de la guerre. Un des grands journaux de Buenos-Aires ayant publié des nouvelles de l'Agence Wolff contraires au sentiment général, vit en quelques heures diminuer à tel point sa vente, qu'il dut se hâter de faire du zèle dans l'autre sens pour regagner le terrain perdu. C'est alors que, pour donner plus de publicité à la façon dont les empires agresseurs voulaient présenter les événe-

ments, les commerçants allemands riches se mirent à faire distribuer des feuilles spéciales pour essayer de parer à l'hostilité ambiante. Puis ils fondèrent un journal destiné à circuler dans tout le pays ; mais vainement en changèrent-ils à diverses reprises le format et l'heure de mise en vente ; ils n'ont pas encore trouvé le secret de le rendre prospère, ni spirituel.

Il se produisit, cependant, sur quelques points du pays, dans les milieux cléricaux, par antipathie pour le libéralisme du gouvernement français, des tentatives de germanisme ; mais elles cessèrent comme par enchantement lorsque le pape envoya sa bénédiction aux prêtres français patriotes qui s'étaient enrôlés dans les rangs républicains pour défendre la patrie.

La guerre a produit encore chez nous un autre échec sentimental. Dans la République Argentine, il y a des socialistes, comme dans la jeunesse littéraire il y a des classiques, des romantiques, des parnassiens, et dans les classes de philosophie des matérialistes, des spiritualistes, des positivistes. Les socialistes de l'école internationaliste réussirent à faire vivre un journal, où ils divulguèrent les idéomanies de Marx, avec commentaires créoles dans le langage des faubourgs. Ils se déclarèrent aussi germanophiles à leur manière, et dans une forme telle qu'ils furent désavoués de Berlin par leurs propres coréligionnaires, ce qui leur attira la raillerie mordante de leurs adversaires et les rires de la galerie.

Comme en tous lieux, on trouve ici des pessimistes qui passent leur vie à prophétiser la perte du prochain. La gaîté du génie français leur est insupportable ; aussi annoncèrent-ils à date fixe le jour où le peuple-lumière devait disparaître victime de ses excès. Bien avant la guerre, les ennemis de la France avaient convaincu les âmes timorées, habituées des sacristies, que Paris était la proie des sept péchés capitaux, et que, par conséquent, cette race dégénérée ne pourrait pas résister à l'avalanche allemande. Quand la guerre éclata, ces Jérémies se déclarèrent germanophiles, pour avoir le plaisir de vaticiner la

chute de Paris, la déroute de l'armée républicaine et la disparition de la France. Après l'épopée de la Marne, quand l'armée alliée, à force de vertus martiales, reconquit une grande partie du terrain occupé par l'ennemi, les timorés eux-mêmes, une fois revenus de leur stupéfaction, commencèrent à proclamer leur croyance dans la victoire finale du droit. Au cours des mois d'hiver, où le peuple français démontra son énergie avec tout le brio d'une race d'élite, cette certitude de son succès envahit tous les cœurs, y compris, bien entendu, ceux qui éprouvent toujours de la vénération pour les faits accomplis. Quelques-uns assurent que la France recueillera de cette guerre des avantages moraux. Ils parlent de mœurs moins légères, de plus de sérieux et de religion. Cela mérite une explication.

Il y a dix ans, quand la politique française, après la double épreuve du boulangisme et du procès Dreyfus, termina sa campagne de républicanisme par la lutte avec l'Eglise, toutes les chaires du globe anathématisèrent la dénonciation du Concordat. Les plus innocentes manifestations de gaîté, de la vieille gaîté gauloise, donnèrent motif à dénigrer l'esprit français. La littérature dissolvante de quelques immortels fut signalée comme un symptôme de la décadence d'un peuple destiné à succomber au premier tournant de la vie nationale. Mais voilà la France traversant l'épreuve et en sortant victorieuse et forte. La haine alors disparaît et les anciens prophètes de malheur entrevoient une France réorganisée en République modérée et restauratrice peut-être du Concordat.

L'Argentin n'a jamais connu la défaite ; sa patrie, depuis sa naissance, n'a que des succès à son actif. Optimiste par héritage, il contemple la vie sans crainte. L'étendue immense du sol de son pays, la possibilité d'en occuper un coin pour quiconque se sent la vocation champêtre, le bien-être facilement accessible, en somme le pain abondant et sûr, ont formé un caractère national franc, altruiste, humanitaire. Quand les orateurs sur les places, les professeurs dans leurs classes, les prédicateurs du haut de la chaire parlent de la guerre

d'une façon générale, ils élèvent la voix pour entonner un hymne à la victoire, qu'ils définissent l'exaltation de toutes les vertus martiales, de l'honneur et du patriotisme. Avec une telle prédisposition de l'âme populaire, qu'on juge de l'effet produit par l'héroïsme belge, la générosité anglaise, la surhumaine vaillance des Serbes et surtout la bravoure sans défaillance de l'armée française et la grandeur d'âme de son génial commandant !

Dans nos écoles de civisme, l'enseignement officiel fonde la morale sur le devoir considéré comme expression du bien et principe de toute vertu. De sorte qu'en entendant les savants allemands parler d'une culture morale qui ne serait qu'une forme variable du pouvoir du plus fort et du droit imposé par la violence, nous éprouvâmes la répugnance que ressent tout individu propre au contact de qui ne l'est pas. A mesure que le temps passait et que les nécessités cruelles d'une guerre faite dans cet esprit développaient toutes leurs conséquences horribles, sous-marins coulant des navires pleins de passagers civils, bombardements de cathédrales et de villes sans défense, usage de gaz asphyxiants, encouragements à la Turquie dont le gouvernement assassine les Arméniens, toutes ces fatalités de la guerre professionnelle augmentèrent l'antipathie pour les empires austro-allemands.

Aussi les directeurs de la conscience nationale désirent-ils vivement le triomphe d'une cause qui représente une morale identique à la nôtre, un droit fondé sur les mêmes principes que ceux de notre constitution, une civilisation qui suit la même route que la nôtre. La défaite française détruirait les effets d'une prédication constante depuis le début de notre vie nationale, et encouragerait, dans ses tendances à un arrivisme grossier, sans conscience ni pudeur, la population adventice, fille des nouveau-venus à notre foyer.

Notons également le soin apporté par la diplomatie allemande à donner les apparences d'une nécessité inéluctable à ses desseins belliqueux. Sur tous les tons et par tous les moyens, journaux, revues,

feuilles volantes, brochures, livres, les propagandistes germains tentèrent de nous émouvoir sur les dangers que courait, prétendent-ils, l'indépendance de leur terre classique, du fait de l'ambitieuse Albion et du Gaulois vindicatif. Mais on n'ébranle pas notre peuple avec des phrases ; il croit ce qu'il voit. Ses sources d'information sont d'autant plus convaincantes qu'elles sont directes. Les diplomates anglais et français, mieux instruits des choses argentines, ou plus humains, laissèrent dire. Le résultat ne tarda point. Malgré ses dénégations, l'Allemagne apparaît aujourd'hui comme ayant tout préparé depuis dix ans pour une guerre, sinon contre toute l'Europe, du moins contre la Russie et la France.

III

S'il nous est permis de tirer une philosophie de l'histoire du dernier siècle, reconnaissons combien sont éphémères les jugements contemporains, combien sont vaines les conjectures d'avenir. Les années s'écouleront. La victoire certaine de la civilisation occidentale européenne sera féconde ; la leçon aura été terrible, mais ses enseignements finiront par s'effacer, comme il arrive de toutes les choses humaines. Et la France, la France éternelle, surgira de nouveau dans l'histoire comme champion de la justice, de l'humanité et de l'honneur.

Les indifférents, s'il y en a, et les hésitants, qui sont légion, ont entrepris de deviner les conséquences de la guerre pour notre pays. Ils jugent que les armées qui s'affrontent dans les tranchées occidentales ne sont pas celles de deux civilisations différentes. La solidarité scientifique, disent-ils, la réciprocité industrielle, l'analogie philosophique, créant la mutualité des efforts dans les laboratoires, dans les échanges commerciaux, dans la communauté universitaire, ont nivelé les frontières des peuples européens. Il ne s'agit donc point ici d'une guerre internationale ; c'est une guerre civile entre des groupes

d'une même humanité civilisée, et elle ne saurait se terminer par l'extermination de l'un des combattants.

Il est certain que pour nous, étrangers, habitants d'un autre continent, la question géographique qui se débat dans cette guerre semble nous importer assez peu. Mais la justice réclame que la France reconquière ses frontières jusqu'au Rhin, que l'Italie complète son unité nationale, que Constantinople se civilise, que les races soumises au joug autrichien s'émancipent, et que les peuples germaniques reprennent le cours de leurs destins, interrompu par un militarisme absorbant et anachronique. Nous savons que l'impérialisme centralisateur et les monarchies absolutistes cèderont, comme il y a un siècle, à l'influence de leurs peuples rachetés au prix du martyre et à l'imitation de leurs adversaires mêmes, qui leur auront enseigné à aller à la guerre pour défendre la patrie, sous les ordres de chefs humains, en communion d'héroïsme démocratique et sacré.

Alors viendront au Rio de la Plata (comme, il y a un siècle, vinrent dans l'Amérique du Nord tant de débris des guerres napoléoniennes) et se fondront dans cet immense creuset en un ardent désir de tranquillité, des milliers d'êtres, épouvantés par la perte de leurs parents et par les misères d'une guerre horrible et destructrice. Chez nous aussi trouveront calme et repos les sectaires rongés de convoitises et les délirants de toutes les idéologies, rendus au sens commun par la guerre, qui les exilera définitivement sur notre terre hospitalière.

Nos économistes chagrins ne cessent de déplorer le fléau qui a interrompu le flot des capitaux européens, générateurs des richesses du pays, des opérations financières et des entreprises à gros rendement. Qui sait si, au contraire, cet arrêt n'est pas un bien ? Peut-être apprendrons-nous ainsi à nous suffire, à vivre hors de l'influence excessive du capitalisme étranger auquel le pays s'est inféodé et dont il aurait eu autrement tant de peine à s'affranchir.

Avant la guerre, vingt-cinq mille Argentins riches, improductifs,

se promenaient continuellement en Europe, y dépensant le fruit du travail de leurs fermiers. La guerre les a rendus au pays et, n'étant plus attirés par une Europe devenue mélancolique, ils y reprennent racine. Nous aurons donc naturalisé à nouveau ces anciens hôtes des grands Palaces exotiques, péripatéticiens du Boulevard, dont ils incriminaient les mœurs dans les récits de leurs aventures. La bonne réputation européenne auprès des gens superficiels ne saurait d'ailleurs qu'y gagner.

D'autre part, le commerce argentin a déjà liquidé les préjudices que la guerre a pu lui causer. Les éléments de progrès apportés par l'Europe à notre civilisation consistaient en bras, en argent et en esprit d'entreprise. La guerre a infligé à notre pays le maximum de ses effets possibles, en le privant de ces trois facteurs économiques. Et nous avons fini par nous convaincre qu'elle nous a donné une leçon qui compense, et bien au-delà, les pertes subies. Nous connaissons maintenant ce dont nous pouvons disposer, après avoir longtemps escompté ce dont nous espérions disposer plus tard. Nous disposons d'une terre fertile, d'une population dressée au travail agricole, de marchés consommateurs de tous nos produits, de moyens de transport, d'une monnaie saine et abondante, d'une énorme masse de capitaux inoccupés nous appartenant, et d'une organisation gouvernementale qui s'adapte parfaitement aux besoins d'un pays en passe de travail fécond et rémunérateur. L'élevage du bétail, le labourage, qui sont les grands éléments de la richesse argentine, ont reçu de la guerre une vive impulsion. En somme, la catastrophe européenne nous prive de concours précieux, mais elle nous a permis depuis un an de nous révéler à nous-mêmes. Les seuls pays à qui elle n'a pas causé de pertes irréparables, sont les Etats-Unis et l'Argentine, et principalement celle-ci, dont la constitution vigoureuse est à même de résister à toutes ses conséquences.

Dans nos milieux producteurs et commerciaux, on ne croit pas qu'après la guerre d'autres industries se substituent à celles qu'in-

corpora au pays la réciprocité des échanges. Il y eut un moment où chaque place européenne avait créé un marché dans l'Argentine et où l'Argentine s'en était fait de nombreux en Europe. Les industries européennes qui, avant la guerre, s'étaient adaptées au pays, et les marchés européens conquis par nos produits, éprouvèrent une forte commotion de la terrible secousse. Il faudra pour le moment remplacer le plus avantageusement possible les articles allemands de toutes sortes et les services de transport. Il ne semble pas jusqu'à présent que les nations maîtresses de la mer s'en soient beaucoup préoccupées. C'est pourquoi les économistes pratiques du pays se demandent si la France victorieuse sera capable, au point de vue commercial, d'organiser sa victoire. L'Allemagne était arrivée à déloger d'autres nations de leur situation dans l'importation de nombre de marchandises, grâce à sa ténacité, à ses méthodes pour l'étude des marchés, de leurs besoins et de leurs goûts, à ses facultés d'adaptation et à sa soumission aux désirs et même aux caprices de la clientèle. Ses vainqueurs arriveront-ils à la déloger à leur tour ? Dernièrement sont arrivées ici des commissions nord-américaines, anglaises, françaises, chargées d'étudier la place en vue de la débarrasser du commerce allemand. Les membres de ces commissions, personnalités éminentes dans la littérature, la science et la haute société, visitèrent en touristes princiers nos villes, leurs parages les plus pittoresques, leurs promenades les plus luxueuses. Les clubs aristocratiques, les salons les plus brillants donnèrent des fêtes en leur honneur ; ils furent l'objet, en un mot, d'attentions extraordinaires. Cependant, les courtiers allemands continuent leurs réclames en faveur de l'article teuton, qui est toujours importé, quoique en quantité moindre.

En ces dernières années, les ports français étaient presque fermés aux produits argentins, à tel point que nos laines à destination des filatures du Nord leur parvenaient par Anvers et Hambourg. Nous avons déjà dit ce qui s'était produit pour les viandes et les céréales argentines. C'est ainsi que notre marché n'intéressait plus le monde

commercial français, d'où renchérissement du change, qui obligeait de faire les arbitrages pour les deux pays sur les places étrangères. Londres, Anvers, Brême, Hambourg avaient pris une importance capitale dans les relations avec l'Argentine. Les communications entre celle-ci et l'Allemagne étaient devenues tellement faciles, les tarifs tellement bas en raison des avantages du voyage circulaire ou avec frêt de retour, que les meuniers allemands pouvaient moudre le blé argentin dans de meilleures conditions que le blé russe. La France aura donc beaucoup à faire pour retirer de sa victoire le profit économique que lui souhaitent nos gens d'affaires.

IV

Un autre fait a frappé les Argentins. Ce n'est pas la vieille Allemagne idéaliste qui a fait la guerre, ce n'est pas son esprit qui a inspiré les procédés par lesquels on l'a faite. Tous ceux qui cultivent ici la science en quelqu'une de ses mille branches, sont restés perplexes devant les responsabilités à établir. Nous serions fâché qu'on attribuât à cet état d'esprit une cause autre que la véritable, et qu'on vît dans ce que nous allons dire la moindre intention médisante. Mais il nous semble qu'il y a un mot qui, venu des tranchées jusqu'en Amérique, caractérise ce revers de la civilisation, la régression de l'homme en état de guerre vers un passé brutal ; c'est le mot de *Boche. Boche,* le savant allemand exact et bon en temps normal, qui proclame aujourd'hui l'empire de la force ; *boche,* l'homme du monde allemand, correct et respectueux, qui détruit les cités belges et terrorise les femmes et les enfants ; *boche,* l'officier allemand, instruit et discipliné, qui exécute des ouvriers, détruit des moissons, bombarde des villes ouvertes, renverse des monuments, empoisonne et rend fou avec des gaz délétères. *Boche,* c'est le retour à la barbarie primitive, la restauration amorphe de l'âge païen en plein XXe siècle. Ce n'est pas là le germanisme de la Renaissance, de la philosophie, des Universités. Nous joignons nos hommages à

ceux que l'histoire a déjà rendus depuis longtemps à ce germanisme fécond, en témoignage de gratitude universelle. Mais cette guerre inique, préparée dans un dessein *boche,* provoquée à la *boche,* commencée comme *boche,* et qui finira comme finit tout ce qui est *boche,* nous la vouons à l'exécration du monde et nous prévoyons que ce terrible châtiment sera suivi de la résurrection du vieux germanisme humanitaire.

Cette guerre, en effet, se terminera un jour. Les peuples rentreront dans leurs foyers, et viendra alors l'expiation. Le sang versé criera vengeance contre les coupables, qui seront en même temps les vaincus. La mémoire des morts héroïques aiguisera la haine ; la misère générale provoquera l'insurrection contre l'absolutisme avili, et nous assisterons à la liquidation d'un monde vermoulu. Le procès s'ouvrira solennel ; il se poursuivra dans l'irritation et s'achèvera dans la terreur. L'esprit altruiste, affiné par la douleur, demandera des comptes à ceux qui ont joué si follement, dans leur superbe, les destins de la civilisation ; et la féodalité vaincue sera jugée au tribunal de la science et du bon sens par les illustres et les justes, dignes représentants de la démocratie triomphante.

Nous attendons la sentence telle que notre âme d'humanitaire nous avertit qu'elle doit être. Ce sera la disparition définitive du droit divin, qui imposa son lourd despotisme à la société, disposa arbitrairement de la vie humaine et convertit les champs arrosés de la sueur féconde des travailleurs en rouges étals de boucherie. Le monde alors verra s'ouvrir devant lui une longue ère de paix, où vainqueurs et vaincus se rapprocheront dans une aspiration commune à la rémission de tant de fautes, la réparation de tant de dommages, la consolation de tant de peines. Et l'Europe purifiée entrera dans la voie triomphale de la vertu, de la science et de l'humanité, sous l'égide de la justice, en route vers le bonheur.

Manuel Carlès,
professeur à l'Université de Buenos-Aires.

L'Opinion argentine sur la guerre européenne

I

S'il est difficile d'écrire l'histoire contemporaine de son pays, il l'est aussi de faire un tableau exact des diverses manières de sentir et de penser sur des points qui vous captivent et qui ne sont pas l'objet de votes populaires où se comptent les voix. Il est permis pourtant de l'essayer, en laissant au lecteur le soin de faire la part de ce que l'écrivain peut mettre de partialité involontaire dans une esquisse où il est obligé de décrire, peser et compter, d'un côté, les sentiments qui lui sont chers, et de l'autre, ceux qu'il combat comme injustes ou dangereux.

II

A la veille de la guerre qui désole l'Europe, le spectacle du monde civilisé au point de vue économique était celui d'une division du travail, de la production, de l'échange, en des formes telles que des objets même de mince valeur dont chacun se servait journellement, avaient passé par les usines, ateliers, bateaux et chemins de fer de beaucoup de pays. Les capitaux de ces divers pays étaient étroitement unis entre eux, non seulement à cause de l'organisation du crédit commercial, mais encore par leur coopération directe, par leur association de plus en plus internationale. Ceux qui reconnaissent, et c'était à peu près tout le monde, que le *status* économique

d'un pays est une des bases principales des besoins et des tendances politiques et même sociales et éthiques de ce pays, sentaient que la guerre entre les nations liées par cette large et profonde association économique devenait de plus en plus incompatible avec ce *status*.

Le monde devenait comme une grande nation ; les sentiments s'humanisaient ; la pitié pour les déshérités croissait, se transformait en une fraternité qui retrouvait la place que ce beau mot occupait dans la trilogie républicaine. La guerre était honnie ; les sentiments des mères, des épouses et des sœurs à ce sujet, gagnaient le cœur des hommes dont le progrès des temps et surtout l'influence des femmes avaient épuré le langage et adouci les mœurs, et qui avaient cessé, en général, d'être les mâles sauvages, les mâles barbares, les mâles des « temps héroïques ». La paix universelle et perpétuelle, l'arbitrage international pour tous les différends étaient à l'ordre du jour ; mieux encore, ces belles aspirations avaient pénétré dans le cœur des masses.



Ces nobles sentiments fondés sur le *status* économique aussi solidement que sur le bon sens, étaient aussi généraux en Amérique qu'en Angleterre ou en Belgique ; l'Argentine était précisément le pays où cette manière d'être pouvait être considérée comme le plus avancée et le plus généralisée. Nous parlons toujours des masses ; nous sommes un pays cosmopolite, c'est-à-dire non pas simplement une terre où il y a des individus de beaucoup de pays, mais une nation dont les citoyens sont issus de tous les peuples civilisés. Rome, en s'étendant sur le reste de l'Italie et du monde antique, adoptait les dieux des vaincus afin qu'il ne manquât rien à ceux qu'elle soumettait dans le nouveau monde romain qui se préparait et dont ils allaient faire partie. Ceux qui sont venus d'Europe pour prendre part à notre vie ont apporté eux-mêmes leurs pénates, que nous avons reçus amicalement ; nous révérons tous les fondateurs

de notre patrie, tous les *padres de la patria ;* mais aujourd'hui la majorité des Argentins ne procèdent pas de ceux qui combattaient pour l'indépendance avec San Martin et Belgrano ; ils descendent d'Espagnols arrivés après la déclaration de notre indépendance, de Français, de Belges, de Suisses, d'Anglais, de Portugais, etc., d'Italiens surtout. Si l'on pouvait doser le sang qui coule dans nos veines, on verrait probablement que, pour la plus grande part, il appartient à l'Italie. Il y a vingt ans, personne n'aurait mis en doute que nos cerveaux étaient surtout hantés par des idées françaises et que, en politique, nos aspirations étaient celles du *self government* anglais et nord-américain. Telle est encore l'orientation de nos masses, en haut et en bas, sauf chez un petit nombre, comme nous le verrons plus loin.

⁂

Un homme préparait un guet-apens contre cet état de choses ; des milliers de techniciens montaient les pièges, plaçaient les embûches. Le monde économique et moral, du moins les gouvernants, n'y croyait pas, simplement parce que, logiquement, le monde entier avait besoin de la paix...

III

Au moment où la guerre terrible éclata, les masses argentines, des plus pauvres jusqu'aux plus riches, adoptèrent d'emblée les couleurs des Alliés. La question se posait d'une tout autre manière qu'en 1870. Napoléon III avait déclaré la guerre au roi de Prusse, pour des motifs spéciaux à certains « milieux » ; notre sympathie à ce moment était comme la voix du sang « latin ». La situation n'était pas non plus celle qu'avait amenée le 4 septembre. A ce moment-là, débarrassée de son empereur, la France avait déclaré qu'elle était prête à payer pleinement les dommages qu'il avait

causés, mais sans souffrir d'humiliation, sans livrer une partie de son territoire avec ses habitants auxquels un roi arracherait leur nationalité. La voix de la démocratie se fit entendre alors en Argentine en même temps que celle du sang ; mais ce n'était pas encore ce que nous voyons maintenant, parce qu'on croyait surtout qu'il s'agissait de la rivalité de deux pays.

Aujourd'hui, nous sentons, au contraire, qu'il s'agit en premier lieu de l'humanité, de sa marche en avant qu'on veut arrêter, de ses droits immédiats à l'autonomie dans chaque groupe, et de ses droits suprêmes dans la marche progressive de l'espèce humaine vers la justice, la paix et le bonheur.

IV

Nous avons dit que les masses, en haut et en bas de l'échelle des fortunes, sont ici en faveur des Alliés ; ajoutons que ce sentiment est plus vivement éprouvé, en général, par les femmes que par les hommes. Voyons maintenant les exceptions.



Il y a ici, comme partout, mais peut-être en nombre bien moins grand, des hommes chez lesquels l'amour et le souci de leurs intérêts économiques occupent une si grande place que bien petite est celle qu'ils laissent aux préoccupations altruistes de toute sorte. Ceux-là sont en très grande partie favorables aux Alliés, mais ce qui les domine est l'idée (peut-être fausse, comme l'avenir, sans doute, le leur apprendra) que, somme toute, la guerre a été une source d'avantages pécuniaires pour nos pays, parce que, d'un côté, nous avons dépensé beaucoup moins en articles non reproductifs importés, et que, d'autre part, nous vendons plus cher nos céréales,

notre viande congelée, refroidie ou conservée en boîtes, nos laines et peaux, etc. Ce sont des amis tièdes, mais non des ennemis.



Il y a des familles allemandes, des familles dont le père ou la mère est allemand ; leurs descendants sont, pour la plupart, plus fiers de leur sang germain que de l'autre sang qui peut couler dans leurs veines et que de leur qualité de membres de la communauté argentine, malgré tout ce qu'ils peuvent dire de cette qualité quand « Teutonia » n'est pas en jeu. Le lecteur sait ce qui se passe aux Etats-Unis à ce sujet. Les Allemands sont entraînés par leur nombre à émigrer beaucoup et partout, mais à Washington on commence à penser que ces immigrants, quoique laborieux et pourvus d'une instruction primaire, pourraient bien être essentiellement « indésirables », comme on dit là-bas. Ces gens-là sont germanophiles et contribuent à la propagande de l'Allemagne, mais ils sont encore peu nombreux chez nous.



Des prêtres, qui ignorent beaucoup de choses, ont lancé, au début, une idée saugrenue : « *La France,* disaient-ils, a fait du mal à l'Eglise en abandonnant le concordat et en séparant l'Eglise de l'Etat ; l'Allemagne va châtier la France ; nous sommes avec le Kaiser ; vive l'Allemagne ! » Ces prêtres ne savaient sans doute pas que le Kulturkampf (combat pour la culture) est la lutte du gouvernement allemand contre l'ultramontanisme. Ces prêtres et leurs acolytes oubliaient que le catholicisme français, même après la suppression du budget des cultes, est l'appui le plus solide de l'Eglise. Ces prêtres avaient soin de ne pas se montrer ; un mot, ou, mieux, un demi-mot à l'oreille d'un fanatique ou d'un mécréant qui fait profession lucrative d'ultramontanisme, leur suffisait. La dévas-

tation de la Belgique, le pays le plus catholique du monde et dont le gouvernement appartenait au parti catholique, n'arrêta pas la petite horde argentine de cette sorte de germanophiles : « Il s'agit de punir la France et tous les moyens sont bons », répétaient-ils sans se lasser. Le Kaiser acheta le gouvernement du Sultan, lui imposa l'obligation de déclarer la guerre Sainte, c'est-à-dire la guerre des Mahométans contre les Chrétiens, — moins les Allemands qui, d'ailleurs, dans le fond de leur nature, sont si peu chrétiens. Cette attitude n'émut point nos bons ultramontains. Cette extermination systématique leur parut le chemin le plus court pour arriver au châtiment de la France.

Enfin arrive, non un de ces simples massacres d'Arméniens sur un point déterminé, comme l'esprit de secte en provoquait autrefois dans la populace turque, mais une extermination systématique, militairement organisée. Les Sultans avaient, en général, laissé aux vaincus leur langue et leur religion, mais, au point de vue du despotisme militaire, l'Arménie turque peuplée de chrétiens était pour les gouvernants des trois empires centraux un danger. Dans cette nation, divisée aujourd'hui entre trois voisins, l'esprit nationaliste ne risquait-il pas de prendre une force nouvelle ? Pour des sabreurs dont le catéchisme est l'infâme doctrine de Bernhardi, ne convenait-il pas de détruire cet obstacle ? Voilà pourquoi ce n'est pas au Sultan que le pape doit adresser ses requêtes, c'est au Kaiser, et le cardinal Mercier en a fourni ce qu'on pourrait appeler la preuve *a pari causa.*

Où sont, et combien sont-ils, ces germanophiles couvés dans quelques sacristies ignorantes ? Il y en a quelques-uns à Buenos-Aires, à Santa-Fé et ailleurs, mais c'est surtout à Córdoba qu'on les rencontre. Ces fanatiques par régression ou par commande, la France catholique, comme la France libérale, fera à l'Argentine l'honneur de les considérer comme une exception, car la France d'aujourd'hui la connaît un peu. Elle sait que les pieuses Argentines qui, en Europe, ont élevé des chapelles et des temples, désirent la défaite des nou-

veaux barbares, assassins de civils, meurtriers d'enfants, de vieillards et de femmes. Que vaudrait l'Argentine si ceux qui les applaudissent y formaient, ne disons pas la majorité, mais seulement une minorité d'un vingtième de la population ?

Les Espagnols et les créoles de la Colonie étaient souvent orgueilleux, paresseux, désordonnés et indisciplinés. Leurs descendants, depuis l'époque de l'Indépendance, ont toujours commandé. C'est eux qui, malgré les efforts de beaucoup d'amis du progrès et de l'ordre, ont introduit dans le livre de notre histoire des pages que nous ne serions pas fâchés d'en arracher. Dans quelques centres urbains où un certain nombre de descendants de ces mauvais créoles se croient encore supérieurs à tous les autres habitants et surtout aux nouvelles couches ethniques dont nous avons dit quelques mots, on trouve encore des personnages qui, en politique, seraient volontiers des « *caudillos* » sanguinaires, et dont la doctrine religieuse rétablirait, si elle en avait le pouvoir, les *autos da fe*. Leur nombre heureusement diminue, et un sang nouveau efface ces anomalies héréditaires contre lesquelles, du reste, s'élevèrent, dès le premier jour, de nobles Argentins qui s'inspirèrent des idées françaises et anglaises. Les créoles « créolingants » sont en train de disparaître, comme des organes nuisibles à l'être social dont ils font partie.



Il n'y a pas de germanophiles parmi les vrais Argentins de quarante ans et plus, sauf une poignée d'individus qui ont des motifs personnels pour l'être ; on en compte fort peu chez les hommes de trente ans, mais on en trouve un certain nombre chez les jeunes, qui se disent « intellectuels ». Nous ne parlons pas des masses, où la germanomanie est bien rare, parmi les riches comme parmi les pauvres. Nous songeons surtout à ces jeunes fonctionnaires qui doivent leur poste à la faveur. Le favoritisme est une tache qui s'élargit facilement : « Mon père, pense celui qui en est l'objet, mon père, et

surtout le personnage qui m'a fait avoir cette petite tranche de la *res publica,* sont avec quelques autres les vrais maîtres de la chose publique. Qu'on ne me parle pas de la démocratie, ni des pays où elle exerce ses droits. Vienne telle autorité, individuelle ou collective, et je suis de ceux qui pourront remplir les emplois et aider à briser les ressorts démocratiques. » Voilà, en général, le bois dont sont faits nos petits germanophiles.

Par rapport à la masse, eux et leurs coréligionnaires des autres classes sont bien peu de chose en Argentine ; par rapport au seul groupe de ce qu'on appelle si gauchement des « intellectuels », ils comptent un peu plus, mais peu encore. Quant à leur valeur, nous la croyons bien inférieure encore à leur nombre. Comment, par exemple, un esprit juridique peut-il penser que, au plus haut degré de l'échelle humaine, dans les grandes sociétés appelées nations, ce n'est pas la justice, mais la force, la ruse et la terreur qui doivent régner ?

Au commencement, nous avions une autre classe de germanophiles ; elle se recrutait parmi les Italiens et les fils d'Italiens, non dans les masses, mais seulement parmi les lettrés et les demi-lettrés, au *Circolo Italiano,* par exemple. Cette minorité d'Italiens germanophiles huppés alla diminuant et disparaissant à mesure que l'opinion populaire évoluait en Italie vers la cause des Alliés.

V

Des signes externes font connaître tout de suite à Buenos-Aires l'état de l'opinion sur la guerre.

On y organise sans cesse des « bénéfices ». Ils sont le plus souvent présidés par des dames argentines, et donnés dans nos diverses salles de spectacle en faveur des Belges dépouillés, ou pour le vestiaire d'hiver des soldats français, pour les Serbes et les Monténégrins, pour les combattants Italiens, etc. Nos germanophiles n'es-

saient pas de rien faire de semblable pour les Allemands. C'est à peine s'ils ont organisé pour la Croix-Rouge allemande une souscription ornée de la signature de quelques dames parentes d'Allemands, ou en relations étroites avec ce milieu.

Quand, au café, en tramway, en chemin de fer, au foyer d'un théâtre, dans les cours des tribunaux, aux courses, aux stands et aux *fields* (car notre jeunesse a pleinement adopté les *sports* anglais et leur terminologie), vous entendez une personne dire à une autre que la guerre va mieux ou moins bien pour le moment, il s'agit presque toujours du point de vue des Alliés. C'est une chose dont on sait que « cela va sans dire ».

R. Wilmart,

De l'Académie de Droit et Sciences Sociales.

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES COUESLANT. — 18.591.

GROUPEMENT DES UNIVERSITÉS & GRANDES ÉCOLES DE FRANCE

POUR LES RELATIONS AVEC L'AMÉRIQUE LATINE

PARIS — SORBONNE


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 073220755

